

# Les TABLETTES

de la **SOCIÉTÉ D'HISTOIRE &**

**D'ARCHÉOLOGIE DE SENLIS**

N° 53 – janvier 2018



## Vie de la Société,

Le 20 janvier 2018, tout en évoquant Thérèse Levasseur (1721-1801), « épouse » de Jean-Jacques Rousseau et mère de ses cinq enfants, Jean-Marc Vasseur, responsable du service culturel et pédagogique de l'*Institut de France* à l'abbaye de Chaalis, brossait également le portrait de trois apôtres du philosophe entre le XVIII<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle : le marquis René de Girardin (1735-1808), Auguste Castellant (1844-1918) et Maxime Nemo (1888-1975).

Pauvre lingère sans éducation rencontrée à Paris en 1745, Thérèse Levasseur fut pendant plus de trente ans la compagne d'errance de Jean-Jacques Rousseau qui la présentait tantôt comme sa servante, tantôt comme sa sœur ou comme sa femme. Raillée par l'entourage du philosophe pour son ignorance, sa paresse voire son ivrognerie, elle n'en exerça pas moins sur celui-ci une emprise affective nullement affaiblie par leurs infidélités réciproques. Au mois de mai 1778, la mauvaise santé de Thérèse aurait d'ailleurs incité Rousseau à quitter Paris et à accepter l'hospitalité du marquis de Girardin à Ermenonville. Il devait y mourir deux mois plus tard d'une attaque d'apoplexie. Certains répandirent alors le bruit que Jean-Jacques avait hâté sa mort à cause de l'inconduite de Thérèse. Le marquis de Girardin voulut conserver à la veuve la protection qu'il avait offerte à Rousseau : il continua à l'héberger, lui versa une pension et s'occupa de ses affaires. Cette générosité n'était certes pas totalement désintéressée. Au désir de perpétuer la mémoire du philosophe, le marquis joignait aussi le souci de la rentabiliser : il fit publier un recueil d'airs musicaux de Jean-Jacques sous le titre *Consolation aux misères de ma vie* (1781) qui connut un vif succès et négocia avec la Société

*typographique de Genève* une édition complète de ses œuvres (1779) qui devait assurer à Thérèse une rente de 1200 livres. Une brouille ne tarda pas cependant à éclater entre Thérèse et son bienfaiteur au sujet d'un domestique anglais du marquis, du nom de John Bally, dont la veuve de Rousseau, quasi-sexagénaire s'était entichée au point de lui abandonner une partie de ses revenus. En 1779, René de Girardin pria Thérèse de déguerpir et celle-ci alla s'installer avec son nouveau compagnon dans le village du Plessis-Belleville. Elle y vécut assez misérablement malgré la pension que le marquis continuait de lui verser, puis à partir de 1790, l'aide que lui octroya l'*Assemblée nationale* sur les instances de Mirabeau. Elle mourut le 23 messidor an IX, âgée de quatre-vingts ans. Sa tombe que l'on peut voir dans le cimetière du Plessis a été érigée plus d'un siècle plus tard, en 1908, sur l'initiative d'Auguste Castellant. « Il ne s'agit pas d'une glorification de Thérèse Levasseur qui a été une épouse indigne » écrivait ce dernier, mais plutôt d'un monument commémorant Rousseau lui-même dont Castellant fut un ardent thuriféraire.

Originaire de Vez, Castellant consacra une bonne partie de sa vie et de sa fortune à réhabiliter le grand philosophe. Ancien séminariste, il fut très tôt gagné aux idées progressistes qui l'amènèrent à se détourner de la religion catholique pour se lancer dans une carrière d'enseignant, puis de journaliste. Il multiplia les conférences, tant à Paris qu'en province, pour la propagation de «... la philosophie spiritualiste, de la religion naturelle, et de la défense des principes sociaux de la Révolution française et de la république radicale démocratique», soit une pensée politique se réclamant nettement de l'héritage de Jean-Jacques Rousseau. En 1878, il fut naturellement à l'origine des cérémonies commémorant à Ermenonville le décès du philosophe. Puis, il fonda un comité ayant pour but l'érection d'une statue de Rousseau place du Panthéon, à Paris, qui sera inaugurée en 1889. À son initiative, d'autres monuments seront encore édifiés à Asnières (1885), Montmorency (1907) et finalement Ermenonville (1908). Auguste Castellant fit enfin l'acquisition dans la vallée de l'Automne, à Largny, d'une sorte d'ermitage ressemblant beaucoup à celui des "Charmettes" à Chambéry. « *Il le restaura et ne cessa de parfaire cette similitude dans laquelle il voyait l'hommage le plus achevé au souvenir de Jean-Jacques* ». Il s'y fera inhumer après sa mort, en 1918, dans un tombeau copiant celui de Rousseau dans le parc d'Ermenonville.

Au XX<sup>e</sup> siècle, le flambeau rousseauiste sera repris par Maxime Nemo (de son vrai nom Maxime Baugey), fondateur et secrétaire général de l'*Association Jean Jacques Rousseau*, de 1947 à 1975, lequel tentera vainement d'organiser le retour des cendres du promeneur solitaire à Ermenonville.

## **Bienvenue**

Nous sommes heureux d'accueillir parmi nous, Marc Desaubliaux, Hervé Langlois et Madame, Martine et Daniel Le Borgne, nouveaux adhérents.

## Trésors de nos archives

La Société conserve le numéro 8, d'août 1928, d'un magazine intitulé *Nord Magazine*. Cette publication, de la *Compagnie du Chemin de Fer du Nord* était offerte en lecture dans tous les rapides et trains de luxe de ce réseau ainsi qu'à bord des paquebots des services Calais-Douvres et Dunkerque-Londres (Tilbury).

Ce rare exemplaire est entré dans nos collections à cause de l'article touristique, *Senlis*, de Félix Louat, pages 15-17, illustré de photographies du *Touring Club de France*.

La couverture du magazine est illustrée par Cassandre d'une fulgurante aiguille d'une boussole orientée au nord.



© SHAS

<http://archeologie-senlis.fr/data/pdf/revues/nordmag-8.pdf>

## Conférence au château de Lamorlaye

L'Association *Lamorlaye mémoire et accueil* propose une conférence, donnée par Nicolas Bilot, archéologue, le samedi 10 février 2018 à 15 heures, au château de Lamorlaye. Elle a pour sujet : « Histoire et patrimoine de Lamorlaye et du vieux Lys, des origines à la Révolution ».

## Inauguration d'une plaque en mémoire de Claude Brien au musée d'Art et d'Archéologie

En dévoilant cette plaque qui retiendra l'attention de tous nos visiteurs, je suis très heureux de pouvoir aujourd'hui rendre hommage à Madame Claude Brien sans laquelle ce beau musée dont nous sommes fiers n'existerait vraisemblablement pas.

Les plus anciens d'entre vous se souviennent du musée du Haubergier, de ses trois salles d'exposition exigües réparties sur trois étages commandés par un escalier à vis. Certes, le lieu ne manquait pas de charme, en haut d'une rue tortueuse, et la conservatrice de l'époque, Françoise Amanieux, en avait tiré, avec le goût assuré et l'esprit didactique qui étaient les siens, tout le parti possible.

Mais pas plus les grands tableaux que les œuvres lapidaires les plus imposantes ne pouvaient y trouver leur place.

Senlis, incontestablement, méritait mieux.

Mais encore fallait-il trouver un autre lieu et surtout des financements.

Au début des années quatre-vingt, le départ programmé du Tribunal de Grande Instance, installé dans l'ancien évêché, fut une aubaine, mais il restait à convaincre la municipalité. Claude Brien qui était alors maire-adjoint en charge des affaires culturelles et qui avait noué avec Françoise Amanieux des liens très étroits de complicité intellectuelle et artistique, se fit l'avocate passionnée de ce projet et parvint à convaincre le maire, Arthur Dehaine, de son intérêt.

En 1982, après une première phase de travaux d'aménagement du palais épiscopal, le musée du Haubergier pouvait fermer ses portes et transférer ses collections dans cet édifice prestigieux.

Vingt-cinq ans plus tard et pour s'adapter à l'évolution des conceptions muséologiques, il apparut qu'une meilleure organisation des lieux nécessitait une deuxième phase de travaux. Les finances de l'État et des collectivités locales étant insuffisantes en cette période de crise, seul l'appel au mécénat permit alors de boucler les budgets.

Ce que peu d'entre nous savent, c'est qu'à cette époque Claude Brien apporta une contribution déterminante.

À la différence du sponsor ou du parrain, le mécène ne recherche aucune contrepartie à son geste, pas même parfois la citation de son nom. Ce fut le cas de Claude Brien qui a toujours refusé, de son vivant, qu'il fût fait état de sa générosité.

Nous avons estimé, quelques années après son décès, que nous nous devons, tout de même, de rendre hommage à notre bienfaitrice.

Au-delà du geste matériel qui fut le sien, je voudrais aussi rappeler ce que fut son attachement à Senlis et son engagement.

Sa famille s'est installée dans notre ville lorsque son père fut nommé, à la fin d'une belle carrière, directeur de la succursale locale de la Banque de France, habitant alors l'hôtel particulier de goût troubadour situé près de la Gare. Claude Brien est alors étudiante en médecine à Paris après des études secondaires à La Rochelle, l'affectation précédente de son père, et vient souvent à Senlis et plus encore quelques années plus tard lorsque ses parents, retraités, ont acquis la maison à façade directe qui jouxte l'ancien évêché, rue du chancelier Guérin, le long de la muraille gallo-romaine. Elle y résidera jusqu'en 1982.

Claude, devenue médecin du travail, se consacre aux autres et exerce à Creil et à Senlis.

En 1977, elle est élue pour la première fois au conseil municipal et en sera membre pendant vingt-quatre ans. Après le décès de sa mère, elle s'installe rue de Villevert, à l'angle de la place du parvis de la Cathédrale, dans une demeure modeste qu'elle se

plaisait à appeler sa « maisonnette ». Elle loue alors à Françoise Amanieux son appartement de la rue Vaneau à Paris et ne passe que de courtes vacances en Bretagne du Nord à Erquy. Grande marcheuse, elle consacre ses loisirs à parcourir de son pas vif les rues de Senlis, la forêt et la campagne environnante.

Senlis l'accapare en effet. Outre sa charge d'adjointe au Maire, elle est présidente de l'Office du Tourisme de 1986 à 1995, adhère en 1986 à la Société d'Histoire et d'Archéologie et encourage la fondation de l'Association des amis du musée d'Art et d'Archéologie. Elle en assumera brièvement la présidence de 1999 à 2001 avant de céder, à la veille de ses quatre-vingts ans, la place à Roger Béchet.

Le musée est à la fois son œuvre et sa passion. Elle y consacre sa vie.

D'une grande culture, austère et exigeante avec elle-même, fervente chrétienne qui affermit sa foi par l'étude, Madame Brien est une grande Dame.

Derrière sa générosité perce une grande souffrance qui s'appelle la solitude. Enfant adoptée qui ne s'est jamais mariée, elle portait en elle ces meurtrissures de la vie.

Pourtant, à mesure que l'âge avançait, elle fut très entourée comme j'ai pu le mesurer. D'abord par ses neveux, Florence et Benoit Gervais, dont je salue la présence aujourd'hui.

Mais aussi par quelques amis très fidèles.

Outre sa grande proximité intellectuelle avec Vincent Labouret et Françoise Amanieux qui étaient ses contemporains, elle reçut l'amitié de Kessie de Labarthe, de Claude Josse, du docteur Claude Finon, de Bénédicte Ottinger qu'elle soutint durant sa longue maladie, de Claude du Grandrut, de Roger Béchet et de Gérard Jahan, qui l'ont accompagnée jusqu'à ses derniers instants.

Il était juste que le nom de Claude BRIEN figurât, pour la postérité, sur les murs de ce vieux palais épiscopal, à l'entrée de ce musée auquel elle a tant donné.

Jean-Marc Simon, Président des Amis du musée d'Art et d'Archéologie.

## Archives départementales

Du 22 janvier au 31 août 2018, les Archives départementales de l'Oise à Beauvais, 71, rue de Tilloy, offrent une exposition intitulée *Carto, cartographe l'Oise*. Elle est structurée autour de la présentation de 19 des plus beaux plans d'intendance du XVIII<sup>e</sup> siècle, coloriés à l'époque, conservés aux Archives et rarement exposés au public.



## Aux enchères

Le lundi 15 janvier 2018, la société de ventes volontaires, *Jura enchères*, proposait à Lons-le-Saunier, une aquarelle de l'artiste peintre Brenot-Abrand, représentant l'intérieur de la cathédrale de Senlis, datée de mai 1919. Marie-Jeanne Brenot-Abrand (1888-1963), également poète, tenait un salon littéraire dans son appartement, au-dessus de l'imprimerie, place Henri IV. Son mari, Paul Abrand était directeur des *Imprimeries réunies de Senlis* et conservateur du musée de la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis*. On connaît plusieurs autres œuvres de Brenot-Abrand ; outre des natures mortes, signalons une vue de la rue de la Montagne Saint-Aignan et une vue de la place du Chalet sous la neige qui servit de modèle de cartes postales.



© SVV Jura enchères

## Scènes antiques

Voici le thème de l'exposition organisée par le musée archéologique de l'Oise à Vendeuil-Caply, du 10 février au 25 novembre 2018. De Rome à Vendeuil-Caply, la présentation explorera l'histoire des théâtres romains dans le Nord de la Gaule.

## Étude lapidaire

La cathédrale de Senlis a retenu l'attention de Frans Doperé, spécialiste de l'étude des techniques de taille des pierres des édifices médiévaux, chercheur indépendant, attaché à l'université de Louvain, en Belgique et membre du Cahmer (*Centre d'archéologie et d'histoire médiévales des établissements religieux*). Quelques photographies rapprochées, illustrant l'évolution du chantier de construction de la cathédrale, sont venues couronner 25 années de recherches.



## Photo mystère de janvier

Le territoire de l'arrondissement de Senlis compte plusieurs mégalithes. Celui-ci est cependant bien particulier. Pourquoi ?



© Gilles Bodin

## Photo mystère de décembre

Ces graffiti sont visibles sur le mur de clôture sur rue de la cour de l'ancien bâtiment de l'Électricité de France, partie intégrante du Château royal de Senlis, donnant sur l'impasse Baumé. Ces pierres proviendraient, selon la tradition, de cachots détruits qui se trouvaient encore au début du XIX<sup>e</sup>, en plus grand nombre qu'aujourd'hui (il en subsiste deux), au rez-de-chaussée de la grande salle de cette aile, dite *chambre du roi* Charles VI. Il est cependant possible que ces pierres proviennent plus simplement du mur extérieur de la cour des prisonniers. En effet les murs du bâtiment qui limitaient cette étroite cour portent aussi, sous le crépi, des graffiti de même facture. La disposition renversée des pierres signe leur réemploi.



© Gilles Bodin.

Bonne Année 2018



**Château royal, 47, rue du Châtel  
60300 Senlis**

Fondée en 1862.  
Reconnue d'utilité publique en 1877.  
contact@archeologie-senlis.fr  
www.archeologie-senlis.fr